Henri Gagnebin, mon oncle

Autor(en): **Schmid-Gagnebin, Ruth**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **81 (1978)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684456

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Henri Gagnebin, mon oncle

par Ruth Schmid-Gagnebin

Comme c'est difficile de décrire un être que l'on a bien connu! Il me paraîtrait bien préférable de parler de quelqu'un qui aurait à mes yeux une étiquette simplifiante. Mais justement, Henri Gagnebin, sans posséder cette étiquette, aimait à traiter de toutes questions avec une certaine simplicité, et cela en quelque sorte cachait un peu l'aspect plus sensible de sa nature. Car, comme vous me demandez des souvenirs et un portrait de mon oncle du point de vue humain et non point un article sur sa musique (la musique est cependant intervenue constamment dans nos relations de façon intime presque toujours), c'est donc de souvenirs personnels que mon texte se compose, tout en le laissant aborder des questions plus générales qui permettent de faire entrevoir ce caractère tout empreint de bonheur et de sagesse.

Henri Gagnebin avait une amabilité toute charmante, un abord si naturel qu'il eût pu laisser croire à un caractère facilement acquis à diverses opinions. Mais derrière le charme, il y avait un grand calme. Et surtout, sitôt dit bonjour, un petit air narquois apparaissait sur son visage et fusait une plaisanterie qui créait un contact heureux et donnait l'impression qu'il était un peu de connivence avec son nouvel interlocuteur. D'ailleurs, on aurait pu croire qu'il aimait bien s'imaginer qu'il avait été quelque collégien genevois dont un certain ton un tout petit peu railleur lui plaisait infiniment. Et cela me fait constater que, par-dessus tout autre pays, il aimait Genève. Il s'était fait inscrire, dans ses papiers, genevois et jurassien. Et je me souviens de sa façon de me le raconter. Certes, il n'eût pu être plus heureux qu'il ne l'a été à Genève.

Dans son immédiate plaisanterie, il n'y avait pas uniquement l'arrière-pensée du Vieux-Genève, mais aussi le désir de cacher sa sensiblité. Ainsi, aucune surprise ne pouvait l'atteindre; il avait le recul nécessaire pour assurer ses positions. Ses plaisanteries n'étaient jamais méchantes, elles étaient généralement simples, à effet direct.

Lorsqu'on lui demandait comment il allait, il répondait: « Je me tiens encore sur mes pattes de derrière. » Cela créait une atmosphère de détente. Mais quelle qu'elle ait été, il n'avait pas besoin de dominer la situation. Vraiment, si au cours de mes moments auprès de lui j'ai pu le voir fatigué, comme parfois dans les périodes d'examens du Conservatoire, rentrant un peu accablé, jamais je n'ai perçu quelque contrainte que ce soit face aux multiples problèmes que peuvent poser tant de contacts humains.

Il aimait considérer l'évolution de la conversation, il semblait laisser se développer les événements devant lui et, avec le recul de l'humour, il y allait de quelque remarque qui remettait tout en place, s'il y avait lieu, ou il racontait quelque épisode, et toujours avec cette liberté d'esprit instantanée. Si je dis « instantanée », c'est que, lorsqu'on a vécu sa prime jeunesse dans un milieu pastoral dont on n'a pas pris le contre-pied, il se pourrait que l'on doive se battre soi-même continuellement contre une acceptation un peu forcée de conventions trop exigeantes avant de se sentir libre de jugement. Mon grand-père, je ne l'ai pas connu, mais je sais qu'il avait une nature très forte, un caractère solide vis-à-vis duquel il était certainement incommode d'exprimer de nouvelles opinions. Henri Gagnebin était resté tout à fait conventionnel et plus, il avait fait siennes les idées calvinistes, se créant un étau moral plus serré que le simple protestantisme de son père; mais cela n'apparaissait pas. Afin de se faire une pensée religieuse personnelle, il avait étudié lui-même les questions du christianisme qui se posaient à lui. Certes, avait-il compris que pour se faire véritablement une croyance il est nécessaire de trouver soi-même, ou de retrouver par soi-même ce à quoi l'on peut croire. Cela n'est pas donné sans une réflexion approfondie qui, chez lui, a déterminé une prise de position tant intérieure que sociale et, comme signe tangible de sa pensée profonde, il s'est astreint à aller chaque dimanche à l'église, sans exception. Il a obéi toute sa vie à cette règle. Cette prise de position religieuse lui permettait d'éprouver les lois sociales, que bien d'autres ressentent comme insupportables, comme toutes naturelles. De là cette totale liberté d'esprit, ce bonheur profond, cette ouverture et ce sens de sa place dans la hiérarchie sociale.

Il ne craignait pas de parler de ses convictions religieuses et je me souviens d'une après-midi entière passée à discuter ce sujet, il y a bien longtemps de cela. Ses convictions prenaient donc une bonne place de sa vie intime et c'est la raison pour laquelle il écrivit beaucoup d'œuvres d'inspiration religieuse. Mais voici quelques souvenirs. Dès ma petite enfance, j'étais sous le charme de cet oncle qui savait si

bien plaire aux enfants. Je me rappelle qu'il me disait de lui tirer les oreilles et alors: «Maintenant, je suis ONCLE ACCORDÉON Ier.» Et, chaque fois, je savais à quoi m'attendre. Mais plus tard, naturellement, la musique est intervenue bien autrement dans nos relations. Lors de vacances passées avec sa famille dans une villa de leurs amis, un hiver, au Salève, Henri Gagnebin était en train de composer son *Saint François d'Assise* et cela me passionnait de percer le mystère de sa composition. Avec une patience infinie, il me racontait où il en était de cette merveilleuse histoire et il me citait les paroles de Paul Budry: «Démons, démons de la viande et du vin» et craignait de m'effrayer; puis «Frères oiseaux, louez le créateur»; et là, le motif qu'il me chantait était tout de délicatesse; ce passage est accompagné de la flûte. Par la suite, mon oncle m'a envoyé ses publications. Quelle gentille attention il y avait dans ce geste, car j'étais encore bien jeune!

Un été, alors que mes parents et moi étions en Savoie, à la montagne, mon oncle est venu nous rendre visite en compagnie de ma tante. Et là, dehors, assis à notre table après le repas, par un jour de soleil resplendissant, il sortit de sa poche une feuille de papier blanc et écrivit en un instant l'*Allégresse*, petite pièce pour piano qu'il me destina. J'étais consternée le jour où je dus lui renvoyer la feuille pour qu'il puisse publier cette pièce avec les autres *Enfantines*. Mais elle me fut rendue.

Je me souviens d'une discussion au sujet des sonorités, des intervalles et des accords. Il n'aimait pas les sonorités trop faciles, trop simples comme les tierces, par exemple. Il leur préférait les intervalles de quintes, de quartes ou les accords de septième. Il est presque nécessaire de se refaire une technique au piano pour jouer les successions de quintes et quartes mêlées, entrechoquées, qu'il aimait à faire sonner en un joyeux quintoiement ou entrelacées pour imiter les ondes Martenot, comme dans le second mouvement de son *Concerto* de piano. Nous en avions parlé longuement avant que je le joue à Zurich, sous la direction de M. Jean-Marie Auberson, avec l'Orchestre de la Radio.

Du point de vue rythmique, il avait une particularité distincte qui m'a souvent fait réfléchir. Il était remarquable de constater à quel point sa démarche tranquille ressemblait à sa conception rythmique. En effet, il marchait posément, souvent s'accompagnant d'une canne élégante. En musique, il n'aimait point les tempi très rapides. Ses rythmes, il les imaginait posés et accentués de façon très personnelle.

Puis je pense à ce sentiment de sécurité qu'engendrait sa présence. Il y avait une harmonie auprès de lui et, malgré sa sensibilité, il était, on pourrait dire, tout d'une pièce. Son honnêteté était légendaire. Au Conservatoire, lorsqu'il commença, en 1925, c'était aux examens une débâcle épouvantable. Les professeurs étaient les experts pour les élèves des autres professeurs et, paraît-il, malgré parfois beaucoup de bonne volonté, ils étaient incapables d'objectivité. Peut-être cela provenait-il d'une éducation différente en musique, de conceptions différentes et le meilleur élève de l'un devenait le moins bon, et inversement. Les points donnés étaient si bas qu'Henri Gagnebin se décida à assister à chaque examen, même dans les plus petites classes, chaque année, et ce n'était pas une mince affaire. Ainsi pouvait-il se faire une idée juste des élèves du Conservatoire. Aussi les connaissait-il tous. Mais son honnêteté extrême lui interdisait de favoriser un membre de sa famille et, régulièrement, lorsque c'était le tour de ma cousine, sa fille, de passer l'examen, il sortait de la salle en claquant la porte. Comme je la plaignais! Du jour où elle me raconta ses déboires, je ne les oubliai plus. En effet, les professeurs avaient alors une attitude différente avec elle selon la façon dont ils avaient compris cette manifestation et parfois elle subissait des sévérités qu'elle ne méritait vraiment pas. Elle eût pu entrer dans la classe de Dinu Lipatti, mais elle me céda sa place, ne désirant plus faire de la musique au Conservatoire. C'est aussi la raison pour laquelle Dinu Lipatti, par la suite, me conseilla de faire carrière directement par des concerts, sans passer par des concours, afin de ne pas me trouver sur le chemin de mon oncle, car celui-ci, après avoir créé l'institution des Concours de Genève, devint président de l'Association mondiale des concours internationaux de musique. Cependant, ayant un sens de la justice, il avait pris le parti de n'aider que ceux dont il avait l'absolu devoir, ou le plus faible. Par ailleurs, il était très sensible à la souffrance des autres dont il ne pouvait supporter même l'idée.

Malgré maintes difficultés à ses débuts, mais ayant une capacité de travail phénoménale, Henri Gagnebin a rempli une tâche immense: tout le monde la sait. Tout d'abord, dès 1925, comme directeur du Conservatoire pour lequel il s'est mis en quête de fonds et s'est débattu sans restriction. Puis, pour les Concours de Genève qu'il créa. Il devint expert de nombreux concours et il aimait particulièrement aller à Barcelone pour le Concours Maria Canals, comme il eut un immense plaisir aussi à collaborer à celui de M. Rubinstein. Son travail de compositeur, inlassable aussi, il devait le considérer comme son «passe-temps favori». Ce sont là ses propres termes. Mais lorsque

l'on pense à la grandeur de son œuvre, on ne peut penser à un simple passe-temps. Et c'est là aussi un côté de son caractère : il allait de l'avant de tout son optimisme dans quelque circonstance que ce soit.

Tout cela ne l'empêchait pas de prendre quelques moments de loisir, en particulier dans la lecture; et il était très au courant de la littérature en général. C'est elle qui l'accompagnait le plus fidèlement dans ses moments de solitude, avec la musique. A la fin de sa vie, il s'est mis à écrire ses souvenirs, tout d'abord dans un premier livre, *Musique, mon beau Souci*, puis dans un second, plus vivant encore, *Orgue, Musette et Bourdon*. Il vécut des dernières années heureuses, ayant le sentiment d'avoir « bouclé le cercle ». Il mourut le 2 juin 1977, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Ruth Schmid-Gagnebin